

« Il me restait à évacuer mes blessés, que j'avais pendant le combat fait porter dans une ferme située à 2,200 mètres du fort. Je les fis sortir par petites fractions, afin d'éviter le feu de l'artillerie de Guadalupe, qui continuait à tirer sur tous les groupes.

« Lorsque cette opération fut terminée, la nuit était sur le point de tomber, et mes troupes se retirèrent au camp en échelons, avec le plus grand ordre, et sans que les Mexicains osassent s'avancer contre elles.

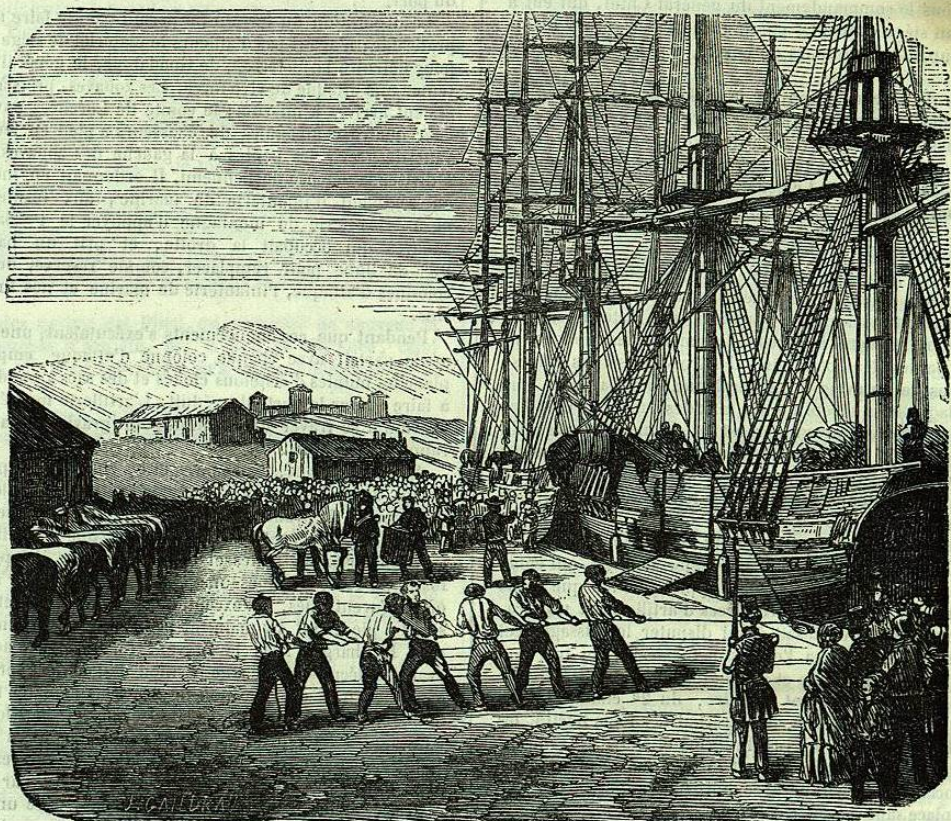
« Pendant le plus fort du combat, les deux compagnies de chasseurs à pied qui avaient été laissées dans la plaine, se trouvèrent enveloppées par une nuée de cavaliers soutenus par l'infanterie; ces deux compagnies firent sous mes yeux une défense telle que je ne savais qu'admirer le plus, ou de ceux qui marchaient sous le feu de Guadalupe, ou des chasseurs

de Zaragoza, que le *Moniteur universel* du 15 juin 1862 n'a pas dédaigné de reproduire, car rien n'est plus glorieux et plus honorable que les éloges accordés par un adversaire.

*Rapport sur la défense de Puebla, par le général Zaragoza.*

Armée de l'Est, quartier du général en chef.

« Après avoir commencé mon mouvement rétrograde à partir des cumbres de Aculeingo, je suis arrivé dans cette ville le 3 de ce mois, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en informer Votre Excellence. L'ennemi me suivait à une petite journée de distance, et ayant laissé à l'arrière-garde la seconde brigade de cavalerie, composée d'environ 300 hommes, pour qu'elle lui fit obstacle autant que possible, je me postai à Puebla. Je don-



Débarquement à la Vera-Cruz.

qui, sans s'étonner du nombre des ennemis qui les entouraient, se rallièrent avec le plus grand calme et tuèrent ou dispersèrent les cavaliers qui se précipitaient sur eux.»

« Dans ce glorieux combat, furent tués quinze officiers, parmi lesquels le sous-intendant militaire Raoul, qui, dans l'organisation de tous les services administratifs, avait su joindre à une grande supériorité de vues une activité remarquable.»

Un témoin oculaire raconte ainsi ce douloureux événement : « Je me trouvais avec mon sous-intendant et mon officier d'administration à l'ambulance volante; les boulets et les obus sifflaient au-dessus de nos têtes, mais sans nous toucher. Malheureusement il n'en fut pas ainsi de notre brave sous-intendant militaire, M. Raoul. Il se trouvait à cent mètres de nous, au milieu de l'état-major, veillant à tout, avec son sang-froid, avec son habileté ordinaires. Soudain un boulet l'atteignit; il tomba.....

« Te dire la douleur que cette mort nous a causée est impossible; car ce n'était pas seulement un excellent administrateur, c'était aussi un excellent homme.»

A côté du rapport du général de Lorencez, il faut citer celui

qui immédiatement des ordres pour mettre en état de défense régulière les hauteurs de Guadalupe et Loreto, et je fis terminer à la hâte les fortifications de la place, qui jusqu'alors avaient été négligées.

Dans la matinée du 4, je prescrivis au général Miguel Negleto, officier des plus distingués, de se mettre à la tête de la seconde division placée sous ses ordres, forte de 1,200 hommes, prête à combattre dès qu'il en donnerait le signal, et d'occuper les hauteurs de Loreto et de Guadalupe, qui furent garnies de deux batteries d'artillerie de campagne et d'obusiers de montagne. Le même jour, je fis former, avec les brigades Barriozabal, Diaz et Lamadrid, trois colonnes d'attaque, composées, la première de 1,082 hommes, la seconde de 1,000 et la dernière de 1,020, tous fantassins, outre une colonne de cavalerie de 550 chevaux que commandait le général Antonio Alvarez, à qui je confiai une batterie de campagne. Ces forces demeurèrent assemblées sur la place San José jusqu'à midi, après quoi elles rentrèrent dans leur quartier. L'ennemi passa la nuit à Amozoc.

« A cinq heures du matin de la journée du 5 mai, nos trou-

pes marchèrent dans l'ordre de bataille que l'on avait assigné; j'ordonnai au commandant général de l'artillerie, colonel Ziferino Rodriguez, de distribuer le reste de ses pièces sur les remparts de la place, en les mettant à la disposition du commandant militaire de l'État, le général Santiago Tapia.»

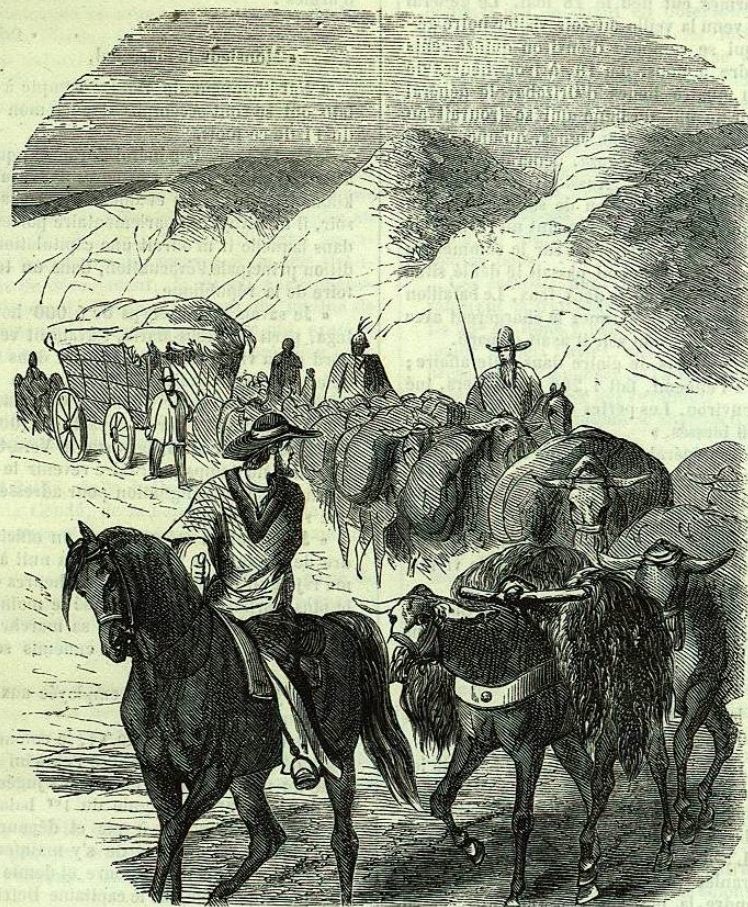
Qu'on nous permette de souligner et de mettre en italiques quelques phrases de la suite de ce rapport :

« A six heures du matin, on aperçut l'ennemi, qui ne prit que le temps nécessaire pour camper et lança ses colonnes d'attaque; L'une, composée d'environ 4,000 hommes avec deux batteries, marchait vers les hauteurs de Guadalupe; l'autre, de 1,000 hommes seulement, menaçait notre front. Cette attaque, que je n'avais pas prévue, bien que je connusse l'audace de l'armée française, modifia mon plan et me décida à la défensive. J'ordon-

neurs, une autre lutte non moins acharnée avait lieu dans la plaine, à droite de mon front de bataille.

« Le général Diaz, avec deux corps de sa brigade, l'un des corps de la brigade Lamadrid avec deux pièces de campagne et le reste de la brigade Alvarez, rencontrèrent et refoulèrent la colonne ennemie, qui marchait intrépidement contre nos positions. Elle se replia vers la hacienda de San José, où elle fut rejointe par ceux que nous avions délogés de la colline, et qui, déjà organisés de nouveau, se préparaient à se défendre et sonnaient de nouveau la charge. Je ne pouvais les attaquer, parce qu'ils avaient une force numérique plus grande que la mienne. Je fis donc faire halte au général Diaz, qui les poursuivait avec ardeur, et je me contentai de conserver une position menaçante.

« Les deux forces belligérantes demeurèrent vis-à-vis l'une



Convoi de muletiers mexicains.

naï en conséquence à la brigade Berriozabal d'aller au pas redoublé renforcer Loreto et Guadalupe, et au corps de carabiniers à cheval de prendre la gauche de l'infanterie pour charger au moment opportun.

« Puis après, je commandai au bataillon de la Réforme, de la brigade Lamadrid, de se porter au secours des troupes placées sur les hauteurs et qui se trouvaient de plus en plus engagées. Je fis marcher le bataillon de sapeurs de la même brigade, avec ordre d'occuper un village qui se trouve situé presque au sommet de la colline; il y arriva si à propos qu'il arrêta la marche d'une colonne qui se dirigeait de la côte sur la même colline, en se battant pour ainsi dire corps à corps. Les Français firent trois charges successives et furent repoussés chaque fois; la cavalerie postée à la gauche de Loreto, saisissant la première occasion, les attaqua vivement, ce qui les empêcha de se reformer pour tenter une nouvelle charge.

« Au moment où le combat était le plus animé sur les hau-

de l'autre jusqu'à six heures du soir. L'ennemi se retira alors dans son campement de la hacienda de los Colomes, tandis que nos soldats rentraient peu après dans leurs lignes.

« La nuit se passa sur le champ de bataille, où l'on ramassa les morts et les blessés de l'ennemi. Cette opération dura tout le jour suivant, et quoique je ne puisse dire le chiffre exact des pertes des Français, on assure qu'ils avaient eu un millier d'hommes tant tués que blessés, outre huit ou dix prisonniers.»

Interrompons-nous ici pour faire observer qu'il est naturel à tous les belligérants d'exagérer les pertes de l'ennemi. Le général Zaragoza use de cette faculté; mais une lettre digne de foi, datée de Puebla et communiquée au *Moniteur*, rétablit la vérité. Déjà, à la date du 10 mai, on admettait à Puebla que l'armée mexicaine avait perdu 240 blessés et 140 morts, et que l'armée française n'avait eu que 142 hommes hors de combat.

*L'armée française s'est battue avec beaucoup de vigueur;* telles sont les paroles par lesquelles, dans la conclusion du rapport

du 9 mai 1862, le général Zaragoza rend hommage à nos troupes.

Un témoin nous raconte aussi les événements qui suivirent la journée du 5 mai :

« Nous dûmes, après cette attaque, retourner en arrière, pour attendre les renforts qui, dit-on, nous sont envoyés de France. Le 18 mai, nous étions de retour à Orizaba, sans que l'ennemi eût osé nous attaquer. Deux faits d'armes illustrèrent cette retraite. Le premier eut lieu à un village nommé San-Augustin del Palmar, Notre interprète, avec quatre chasseurs d'Afrique, fit prisonniers trente cavaliers mexicains, dont le chef, qui était un des plus fameux bandits, fut fusillé, puis pendu à un arbre, avec un écriteau portant ces mots : *Voleur et assassin!* »

« Le second fait d'armes eut lieu le 18 mai. Le général mexicain Marquez était venu la veille au soir visiter notre général avec sa troupe, qui se compose d'environ quinze cents hommes, pour se joindre à nous. Le 18, à trois heures de l'après-midi, à environ quatre lieues d'Orizaba, le général Marquez envoya prévenir le 99<sup>e</sup> de ligne qui se trouvait au village d'Ingenio, où il gardait les montagnes, qu'une partie de Mexicains, sous les ordres de Zaragoza, général au service de Juarez, se disposait à l'attaquer. Aussitôt, le colonel du 99<sup>e</sup> de ligne envoya le deuxième bataillon de son régiment au secours du général Marquez. Nos soldats, prenant un ravin pour tourner les troupes de Zaragoza, arrivèrent sur le sommet du mamelon, juste au moment où l'ennemi passait le défilé situé au-dessous. Il se trouva ainsi pris entre deux feux. Le bataillon du 99<sup>e</sup> et les cavaliers du général Marquez le chargèrent avec une telle vigueur, qu'à six heures du soir il avait disparu. »

« Nos soldats se sont couverts de gloire dans cette affaire; ils ont pris un drapeau à l'ennemi, fait 1,200 prisonniers, tué ou blessé 400 hommes environ. Les pertes du bataillon ont été de 2 hommes tués et 26 blessés. »

Reinstallé à Orizaba, le général de Lorencez s'occupa d'assurer les communications avec la Vera-Cruz. Les parties des ponts détruites par l'ennemi furent restaurées; des rampes établies pour le passage des voitures; les ouvriers, protégés par le régiment d'infanterie de marine, les zouaves et le contingent de Marquez, auquel on accorda des rations de vivres, avec indemnité pour les chefs.

Les rues d'Orizaba se coupaient à angle droit. Cette disposition permit de construire des retranchements flanqués les uns sur les autres et formant un triangle avec le réduit du général, placé dans le principal quartier de la ville.

L'amiral Jurien de la Gravière, qui revenait en France, écrivait, à la date du 10 mai, à bord du *Montezuma* :

« Voici, en quelques mots, dans quelle situation je laisse les affaires au Mexique. Le mouvement excité par le débarquement prématuré des Espagnols est si complètement apaisé que j'ai pu revenir d'Orizaba à Vera-Cruz sous l'escorte d'une petite troupe mexicaine. L'armée opposante est tellement désorganisée, tellement ébranlée par la crainte des désertions, qu'elle n'a pas su défendre la position des Cumbrès contre notre avant-garde, qui n'a eu, dans cette brillante affaire, qu'une trentaine de blessés. »

« Les troupes débarquées avec le général comte de Lorencez sont dans l'état le plus florissant. Le petit nombre de malades laissés à Orizaba appartiennent presque tous à la première colonne qui a si longtemps séjourné dans la terre chaude. Dans la flotte, les frégates n'ont pas un seul malade; l'état sanitaire des vaisseaux n'est guère moins satisfaisant. La ville de la Vera-Cruz est seule devenue le foyer d'une épidémie qui a déjà fait des victimes bien regrettables, mais qui doit approcher, m'assure-t-on, de sa période de décroissance. »

Dans les premiers jours de juin, les généraux Zaragoza et Ortega, à la tête d'environ douze mille hommes, se rapprochèrent d'Orizaba. Leur attaque paraissait imminente; pourtant, après trois ou quatre jours d'hésitation, elles disparurent.

Elles revinrent, le 12 juin, camper sur le Borrego, montagne qui s'élève auprès de la petite ville d'Ingenio, à quatre kilomètres en avant d'Orizaba. De prétendues propositions d'accommodement furent envoyées au comte de Lorencez par Zaragoza; il n'était muni d'aucune autorisation de son gouvernement; mais, disait-il, « je crois que mon gouvernement ne

désapprouvera pas cette nouvelle manifestation en faveur de la paix, car je puis, sans outre-passer mes pouvoirs, faire tous mes efforts pour éviter l'effusion du sang entre les fils de deux nations qui ne sont ennemies qu'en apparence, par suite d'une erreur et grâce à des intrigues. Telle a, du reste, été depuis le commencement des hostilités, la croyance du cabinet constitutionnel. » Le général de Lorencez repoussa avec indignation les propositions du commandant en chef mexicain. Il lui était impossible, au reste, d'entamer des négociations régulières, car tous les pouvoirs politiques étaient concentrés entre les mains de M. Dubois de Saligny.

Deux compagnies du 99<sup>e</sup> de ligne, dans la nuit du 13 au 14 juin, portèrent sur le sommet du mont Borrego la meilleure réponse qu'il convenait de faire à Zaragoza. La dépêche suivante du général de Lorencez rend compte de ce brillant fait d'armes :

« Monsieur le maréchal,

Orizaba, le 24 juin 1862.

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des faits qui se sont accomplis depuis mon dernier rapport, daté du 11 de ce mois.

« Le 12 juin, le général Zaragoza, qui la veille était encore à Palmar, arriva avec son corps d'armée à Temacalucan, à six kilomètres d'Ingenio et douze d'Orizaba. Vers sept heures du soir, il m'envoya un parlementaire porteur d'une lettre étrange dans laquelle il m'offrait une capitulation qui aurait pour condition principale l'évacuation, dans un temps donné, du territoire de la république.

« Je savais que le corps de 5,000 hommes du général Ortega, parti de Jesus-Maria, s'avancait vers ma droite du côté nord de la ville. Le 99<sup>e</sup>, bien que dans une excellente position défensive, se trouvait dès lors trop en l'air, et j'avais besoin de ce régiment pour défendre Orizaba, dont la garnison se trouvait diminuée par le départ de 2,000 hommes que le général Marquez avait dirigés sur la Vera-Cruz. Il y avait intérêt à gagner du temps pour faire revenir le 99<sup>e</sup>; je fis donc taire un instant mon indignation pour adresser au général Zaragoza une réponse évasive.

« J'envoyai en même temps un officier à Ingenio avec ordre de ramener le 99<sup>e</sup> pendant la nuit à Orizaba. Ce régiment me rejoignit en effet le 13, à six heures du matin, dans l'ordre le plus parfait, sans avoir laissé le moindre objet à Ingenio et sans avoir été inquiété dans sa marche. Peu de temps après son arrivée, les éclaireurs ennemis se tiraillaient avec les miens.

« La journée du 13 fut employée aux dernières dispositions de défense.

« Dans la nuit du 13 au 14, le colonel L'Hériller, commandant le 99<sup>e</sup>, fut prévenu que l'ennemi prenait position sur la cime du mont Borrego, jusqu'alors jugée inaccessible. Il donna l'ordre à la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de son régiment d'en gravir les pentes à pic et dépourvues de tout sentier, d'en chasser l'ennemi et de s'y maintenir à tout prix. Après avoir gravi pendant une heure et demie des pentes d'un accès presque impossible, M. le capitaine Detrie fut assailli, vers une heure et demie, par une vive fusillade. Loin d'en être ébranlé, il se précipita sur l'ennemi et lui enleva trois obusiers de montagne, dont deux venaient de faire feu sur lui.

« Cependant le sommet du mont Borrego n'était point encore atteint; l'ennemi était nombreux; le lieutenant Sombret, le sergent-major Gat et le sergent-fourrier Croz étaient blessés. Le capitaine Detrie maintint sa compagnie en position, la faisant reposer, ne doutant pas que des renforts ne lui fussent envoyés. En effet, la 2<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon vint le rejoindre à trois heures et demie du matin; MM. les capitaines Detrie et Leclère organisèrent leur colonne d'attaque et s'élançèrent sur l'ennemi à la baïonnette, aux cris de vive l'Empereur. Les Mexicains revinrent deux fois à la charge et ils furent deux fois repoussés. Le capitaine Detrie a été blessé à la main, son revolver broyé, ses vêtements criblés de balles; mais la position appartenait définitivement à la 3<sup>e</sup> et à la 2<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du 99<sup>e</sup>.

« Ces deux compagnies s'étaient trouvées en présence de trois des corps de l'armée du général Ortega. Ces trois corps formaient environ 2,000 hommes; 2,500 fantassins et 500 cavaliers étaient restés dans la plaine, au pied de la montagne.

« Malheureusement, monsieur le maréchal, le combat du

mont Borrego ne peut se décrire; mais quand on a vu les positions, et que, surtout en les gravissant soi-même, on s'est fait une idée des difficultés surmontées dans la nuit la plus profonde, on n'hésite pas à proclamer l'héroïsme de cette poignée de vaillants soldats.

« La 3<sup>e</sup> compagnie a eu cinq tués et dix-sept blessés; la 2<sup>e</sup> compagnie a eu seulement un blessé.

« Les résultats de ce glorieux combat sont les suivants: environ 250 Mexicains restés sur le champ de bataille, morts ou grièvement blessés; 3 obusiers de montagne, 1 drapeau, 3 fanions de bataillon, 200 prisonniers étaient restés entre les mains de cent quarante de nos soldats; un général, trois colonels, deux lieutenants-colonels avaient été tués; tout le corps du général Ortega, y compris les 3,000 hommes restés dans la plaine, en fuite et complètement dispersés.

« Pendant la nuit, le corps du général Zaragoza avait ouvert une parallèle à 1,200 mètres en avant de la porte de Puebla, entre la route et le Rio Blanco; un large fossé de culture formait le prolongement naturel de cette parallèle entre la route et une dérivation du Rio Blanco. Dix-huit pièces, dont deux de siège, étaient réparties sur cette ligne en plusieurs batteries.

« Le 14, à cinq heures du matin, les Mexicains ouvrirent un feu très-vif d'artillerie sur nos batteries, et leur tir venait converger sur un petit espace. Nos batteries n'avaient pas encore une épaisseur de parapet suffisante; il fallut répondre au feu de l'ennemi et continuer le travail. Les artilleurs, les sapeurs du génie et les travailleurs des zouaves et du 99<sup>e</sup> rivalisèrent de courage et de dévouement. Je citerai particulièrement à Votre Excellence M. Denans, aspirant de marine de 1<sup>re</sup> classe, commandant une section de montagne qui, presque à découvert, a dirigé son feu avec une grande précision pendant une heure.

« A défaut de sacs à terre, le général Douay, chargé de la défense de cette partie de la ville, a employé des balles de coton pour faire des épaulements et protéger ses troupes contre le feu de l'ennemi.

« M. le lieutenant Bailly, de la batterie montée de marine, et M. le lieutenant de Condé, de la batterie montée de terre, ont fait preuve de courage et de sang-froid dans le commandement de leur section.

« Pendant que ces événements se passaient à la porte de Puebla, les deux autres sections de la batterie Bruat prenaient leur position de combat au nord de la ville avec le 99<sup>e</sup>, et lançaient quelques obus sur des groupes de cavaliers qui se montraient.

« Vers deux heures, M. Bonnet, capitaine en second de la batterie de montagne, avait dirigé avec succès sur les assiégeants le feu des obusiers mexicains pris par le 99<sup>e</sup>.

« A huit heures, le génie commença sur notre gauche une tranchée destinée à étendre notre action jusqu'au Rio Blanco.

« Le soir, tout le monde était trop fatigué par deux nuits sans sommeil pour pouvoir songer à une action de vive force sur les batteries de l'ennemi. Cette opération fut ajournée au lendemain.

« Mais les résultats du combat de nuit des deux compagnies du 99<sup>e</sup> avaient jeté l'épouvante dans le corps de Zaragoza, et il avait profité de la nuit du 14 au 15 pour évacuer sa position et se mettre en pleine retraite sur la Canada de Iztapan et San Andrés.

« J'ai fait détruire les travaux de l'assiégeant, continuer les nôtres et construire deux maisons fortifiées au Borrego.

« J'ai eu l'honneur de rendre compte à Votre Excellence, dans une lettre du 11 juin, que je faisais donner des rations de vivres aux soldats de Marquez employés à protéger nos convois d'Orizaba à Vera-Cruz; j'étendrai cette mesure au corps entier.

« M. le général Douay a apporté dans la défense d'Orizaba le concours de toute son activité et de tout son dévouement; le service de l'artillerie a été parfaitement dirigé par M. le chef d'escadron Michel, et M. le capitaine de Coatpont, commandant le génie, mérite des éloges particuliers, ainsi que tous les officiers, sous-officiers et soldats sous ses ordres.

« L'état sanitaire est très-bon; le moral est parfait. Nos blessés se rétablissent d'une manière surprenante.

« Agréez, etc.

« Le général de division commandant le corps expéditionnaire du Mexique,

« Comte de LORENCEZ. »

Quel rapport, quels combats! quel courage, que celui que n'ébranlent ni les fatigues, ni les privations, ni les maladies, ni les ardeurs d'une atmosphère tropicale. Que lui importe le nombre des ennemis! une sommation inacceptable est adressée au commandant en chef du corps expéditionnaire; on y répond par une victoire. Deux compagnies d'infanterie, sous les ordres des capitaines Detrie et Leclère, se trouvent en face de deux mille hommes retranchés dans une position jugée inaccessible; elles s'avancent sous une pluie d'obus et de balles; elles gravissent les escarpements du mont Borrego; et non-seulement elles se rendent maîtresses du sommet, mais encore leur triomphe détermine la fuite d'un corps de trois mille hommes qui se tenait en observation dans la plaine. Après d'inutiles tentatives contre les fortifications d'Orizaba, les troupes dirigées par Zaragoza se retirent, et, malgré deux jours entiers d'insomnie et de lutte incessante, les assiégés n'hésitent pas à faire une sortie pour détruire les travaux de l'assiégeant et accroître leurs moyens défensifs. Ce sont là des faits héroïques qui exciteront l'admiration de tous. Le résultat matériel des glorieux combats des 13 et 14 juin n'est rien en comparaison de l'effet moral qu'ils produisent. Si le prestige du nom français avait besoin d'être relevé, il le serait par ces traits de courage, auxquels toutes les nations applaudissent comme nous.

Ces combats, dont Ingenio et le Borrego furent le prix, garantirent la tranquillité de l'établissement militaire d'Orizaba. Le 99<sup>e</sup> de ligne y prit cinq drapeaux, que le capitaine d'état-major Hubert Caslex, aide de camp du général de Lorencez, présenta à l'Empereur le 15 décembre 1861, et qui furent déposés dans l'église des Invalides.

Le général Zaragoza se chargea d'expliquer ainsi sa défaite :

Rapport de M. le général Zaragoza.

« Armée d'Orient. — Général en chef. — En vue d'exécuter les ordres reçus pour l'attaque d'Orizaba, les divisions et les brigades firent leurs mouvements respectifs en avant; mais, pour des raisons dont je n'ai pas encore connaissance, le citoyen général Jesus-Gonzales Ortega n'occupa pas le monticule appelé le Borrego à onze heures et demie du matin de la journée du 13, et qui était l'heure fixée pour une attaque combinée sur l'Angostura, passage qu'il fallait nécessairement forcer en attaquant avec avantage le flanc droit de l'ennemi, appuyé sur la même hauteur, pour développer les opérations de l'attaque, après avoir réduit l'ennemi au contour de la ville.

« Le monticule le Borrego ne fut occupé qu'à une heure de l'après-midi; dès lors je ne pouvais plus disposer d'un temps suffisant pour faire replier l'ennemi et établir à nouveau mon camp avec toute la sécurité désirable; je dus donc m'établir avec le reste de l'armée à mille pas de l'entrée d'Orizaba, en faisant couvrir ma gauche par la brigade Antillon, ma droite par la division Berriozabal, et mon centre par la division Negrete, placée à l'arrière-garde comme colonne de réserve, avec 22 pièces de bataille des deux côtés de la route.

« Je remis donc l'attaque à aujourd'hui, au point du jour, afin de réaliser les opérations concertées d'avance, et j'ordonnai au citoyen général Gonzalez Ortega d'appeler l'attention de l'ennemi par le flanc droit de celui-ci, lorsque le jour commencerait à paraître et lorsque notre ligne commencerait son feu d'artillerie.

« Mais malheureusement il est arrivé, suivant ce que j'ai pu comprendre des informations que m'ont fournies plusieurs officiers dispersés de la division Ortega, que, par suite d'une négligence, l'ennemi est parvenu à surprendre, à la faveur des ténèbres de la nuit, une partie de cette division et la délogée de la position qu'elle occupait; aussi ai-je vainement attendu la coopération de cette division à l'heure de l'attaque. L'ennemi répondit à un feu d'artillerie et se maintint ferme, assuré qu'il était de ne pas être inquiété par le flanc que la division Ortega devait menacer, et, dans cette confiance, il détacha même sur notre ligne une colonne qui fut complètement repoussée.

« Dans le reste de la journée, il n'y a eu que quelques coups de canon tirés de loin, et des deux parts un feu de tirailleurs d'infanterie qui nous a causé 18 à 20 hommes blessés, presque tous gravement, et parmi lesquels on compte quelques officiers

et le citoyen général Santiago Tapia : ce dernier fut blessé au pied dès le matin de bonne heure, mais la blessure est légère.

« Les faits que je viens de rapporter m'empêchèrent d'entreprendre une attaque, qui maintenant pouvait être funeste pour nous, et j'ordonnai la retraite à la plaine de l'Ingenio, où je me propose d'attendre l'ennemi pour l'attaquer avec avantage ; mais s'il ne bouge pas d'Orizaba, je me placerai sur des points convenables pour faire prendre leurs quartiers aux troupes.

« Liberté et réforme.

« Quartier général, à l'Ingenio, le 18 juin 1862.

« ZARAGOZA. »

Le général Zaragoza néglige de dire qu'il avait pour lui la supériorité du nombre : l'armée de l'Est, qu'il commandait, compte trois divisions, plus trois brigades détachées d'infanterie, deux brigades de cavalerie et un régiment d'artillerie.

La 1<sup>re</sup> division comprend les brigades Ohoran et Carbajal. La 2<sup>e</sup> division comprend les brigades Michoacan, Puebla et Queretaro, ainsi composées :

1<sup>re</sup> brigade : 3 bataillons, dits Fijo, tirailleurs et chasseurs de Morelie ;

2<sup>e</sup> brigade : 6<sup>e</sup> de ligne, 2<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> de Puebla ;

3<sup>e</sup> brigade : bataillon mixte de Queretaro et 3<sup>e</sup> de Toluca.

L'effectif de cette division est évalué par le rapport de Zaragoza à 1,200 hommes, soit 150 hommes par bataillon.

La 3<sup>e</sup> division compte les bataillons suivants, dont la répartition par brigades n'est pas indiquée : 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> Oaxaca, Morelos, Guerrero et sapeurs d'Oaxaca, l'Indépendance de Juicilan.

La brigade détachée du général Lamadrid a 3 bataillons de rifloros, de la Réforme et des sapeurs. Celle du général Berriozabal comprend les bataillons Fijo de Vera-Cruz, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> léger de Toluca, formant ensemble 1,000 hommes.

La brigade Diaz compte 1,000 hommes ; il n'est pas fait mention du nom de ses bataillons. Il en est de même de la 1<sup>re</sup> brigade de cavalerie, qui n'a que 300 hommes. La 2<sup>e</sup> brigade compte 3 régiments, les lanciers de Tolma et d'Oaxaca et les carabiniers ; en tout 550 chevaux.

On peut voir, par les noms des bataillons, que l'on avait réuni dans l'armée de l'Est tous les éléments disponibles aussi bien de la milice citoyenne que de l'armée active ; par leur effectif, qui varie de 150 à 300, combien est faible leur valeur numérique et leur organisation. La constitution avait réglé que l'armée se composerait de 26,353 hommes de troupes permanentes et de 64,946 de troupes mobilisables, en tout 91,299 ; mais il en a été de cette loi comme de toutes les autres, elle n'a pas été exécutée.

Les avantages remportés par la petite armée française sur les meilleures troupes mexicaines réunies à grands frais et considérées comme le boulevard de la patrie eurent un retentissement qui aurait décidé la fin de la guerre si des renforts avaient pu survenir en temps opportun. Un Français établi à Mexico nous écrivait quelques jours après :

« Mexico, ce 28 juin 1862.

« Le gouvernement mexicain s'est départi, contrairement à ce que nous avions cru d'abord, de la prudente réserve qu'il avait observée jusqu'ici. Non content de l'échec qu'il avait subi dans la Barranca Secca, il a voulu tenter une nouvelle épreuve au Cerro del Borrego et à Orizaba. Cette fois, l'armée mexicaine doit avoir appris ce qu'il en coûte de se mesurer contre nos soldats. Ses généraux, le général Ortega en particulier, auront beau vouloir se disculper en invoquant un ordre arrivé trop tard, ils sauront désormais ce qu'est un vrai combat avec des troupes aguerries et disciplinées comme celles de la France.

« Le brillant fait d'armes dont je veux parler a eu lieu le 14 juin, sur un point très-rapproché d'Orizaba. Menacé de deux côtés à la fois, le général de Lorencez a su, avec un rare à-propos, profiter de l'indécision et des mouvements mal combinés de l'ennemi. Après avoir pourvu à sa défense, il détacha un petit corps du 99<sup>e</sup> de ligne sur la position occupée par Ortega. C'est celle du Cerro del Borrego, monticule d'un accès difficile à cause de l'épaisse végétation qui garnit ses pentes rapides.

« Du haut de ce monticule, les Mexicains pouvaient inquiéter sérieusement la petite garnison française et faciliter par une diversion les opérations de Zaragoza. Le général de Lorencez lança nos soldats dans un moment si opportun, et ceux-ci mirent tant d'ardeur à s'acquitter de leur mission, que la position fut enlevée avant que les Mexicains qui la garnissaient eussent eu le temps de se reconnaître. En voyant ce résultat, Zaragoza fit sonner la retraite, après avoir tiré quelques coups de canon qui n'ont occasionné aucun dommage aux nôtres.

« Cette affaire a produit à Mexico une profonde sensation. On se croyait sûr du succès, d'autant plus que l'armée mexicaine était forte de près de 18,000 hommes, tandis que les Français ne pouvaient guère leur en opposer que 4,000. Du côté de ces derniers, les pertes ont été insignifiantes ; les bulletins mexicains l'avouent eux-mêmes. Les Mexicains, au contraire, ont perdu beaucoup de monde, tant tués que disparus. Le général Santiago Tapia a été blessé à la main et plusieurs officiers supérieurs sont restés sur le champ de bataille. Zaragoza a cantonné ses troupes à San Andrés Chalchicomula, Tehuacan, la Cagnada, San Agostin del Palmar, en attendant des renforts. »

A la nouvelle de l'échec du Cerro del Borrego, Doblado a adressé, le 17 juin, aux gouverneurs d'États, une circulaire dont voici la substance :

« La division de Zacatecas a éprouvé devant les portes d'Orizaba un revers d'une grande gravité. Le gouvernement, qui ne se laisse pas abattre par l'adversité, a dicté immédiatement les mesures commandées par les circonstances. Avant trois semaines, les pertes seront réparées et notre armée pourra reprendre l'offensive momentanément suspendue. Pour que ces mesures soient efficaces, il faut que chaque État complète, dans le plus bref délai possible, le contingent fixé par le décret du 17 décembre dernier. »

« Comme complément de cette circulaire, le président Juarez a décrété, le 14, un subsidé de guerre imposé aux locataires et équivalant à un mois de loyer. Sont seuls exceptés du paiement de ce subsidé les pauvres dont le loyer est au-dessous de quatre piastres par mois, et les employés civils et militaires dont les appointements sont grevés par le décret du 19 mai dernier. Aucune allusion n'est faite aux étrangers, chez lesquels, du reste, les collecteurs ne se sont pas présentés encore.

J'ai peine à croire cependant que les Mexicains, malgré ce que prétendent les documents officiels, entreprennent une nouvelle attaque comme celle qui vient d'avoir lieu ; mais la guerre pourrait bien dégénérer en petits combats derrière les buissons. Les guérillas commencent à pulluler dans l'État de Vera-Cruz, et elles sont officieusement renseignées par les habitants des villages et des bourgades. Il ne sort pas un convoi, une diligence de Vera-Cruz ou d'un centre de population placé sur la route qui mène à Orizaba, sans qu'elles viennent les guetter et essayer de les surprendre.

C'est ainsi que les correspondances ont été interceptées, entre la Soledad et le Chichihuite, dans la journée du 15. Toutes les lettres apportées par le packet français et adressées au ministre de France, à Almonte et aux officiers du corps expéditionnaire, ont été saisies par les Mexicains et envoyées au général Llave.

Quelques jours auparavant, le 9, cent soixante-dix mules avaient été enlevées à Santa-Fé.

Le 10, un convoi, escorté de 30 hommes environ, était attaqué à Arroyo de Piedra par les jarocho.

Le 11, les guérilleros enlevaient sept chevaux que l'on faisait baigner dans la lagune de los Cocos, située à quelques pas de Vera-Cruz.

Si je cite ces faits, c'est pour montrer le vrai genre d'obstacles contre lesquels nous aurons sans doute à lutter, obstacles qui ne sont pas à dédaigner, si l'on songe à l'immense étendue du pays, aux forêts garnies de lianes et de végétaux épineux qui ne donnent accès qu'à ceux qui en connaissent les sentiers, aux ravins profonds qui labourent la surface du sol et où l'habitant sait trouver un facile refuge contre toute poursuite.

Bien que les Mexicains aient montré plus de courage qu'on ne le croyait généralement, ce n'est pas leur valeur qui les protégera le plus, ce sera le climat, la configuration du sol, les steppes brûlantes et salées que l'Indien peut toujours traverser impunément.

## CHAPITRE V

Tableau général des mouvements de l'armée aux ordres du général Lorencez, depuis le 5 mai 1862.

Les opérations du corps expéditionnaire, depuis le 5 mai jusqu'à l'arrivée du général Forey, ont été officiellement résumées par les ordres du maréchal Randon, ministre de la guerre.

Après l'attaque infructueuse du 5 mai contre Puebla, le général de Lorencez, craignant de voir ses communications avec la Vera-Cruz interceptées par la saison des pluies et d'éprouver ainsi une grande difficulté pour assurer les ravitaillements de ses troupes, songea à rétrograder vers Orizaba, où le corps expéditionnaire arriva vers le 18 mai.

Ce fut trois jours après que parut ce remarquable ordre du jour :

« SOLDATS ET MARINS,

« Votre marche sur Mexico a été arrêtée par des obstacles matériels auxquels vous deviez être loin de vous attendre, d'après les renseignements qui vous avaient été donnés. On vous avait cent fois répété que la ville de Puebla vous appelait de tous ses vœux et que sa population se presserait sur vos pas pour vous couvrir de fleurs.

« C'est avec la confiance inspirée par ces assurances trompeuses que nous nous sommes présentés devant Puebla. Cette ville était hérissée de barricades et dominée par une forteresse où les moyens de défense avaient été accumulés.

« Notre artillerie de campagne étant insuffisante pour faire brèche aux murailles, un matériel de siège était devenu nécessaire ; nous n'avons point ce matériel ; mais, confiants dans votre intrépidité, vous vous êtes, sans hésitation, précipités sur des fortifications défendues par de l'artillerie et par un triple étage de mousqueterie, pendant que, sur vos flancs, vous aviez à soutenir les efforts de plusieurs bataillons mexicains et d'une nombreuse cavalerie.

« Vous avez fait ce que les soldats français seuls savent faire, et les plus avancés d'entre vous étaient parvenus sur les murs mêmes de Guadalupe, lorsqu'une pluie torrentielle, venant délayer la terre, rendit les pentes inaccessibles et nous mit dans l'impossibilité de renouveler les attaques.

« Soldats et marins, vous avez, le 5 mai, fait preuve d'un courage héroïque, et l'ennemi a si bien appris à vous connaître ce jour-là, que, pendant votre retraite de Puebla à Orizaba, quoique vous fussiez embarrassés par un convoi de plus de 200 voitures, il n'a pas osé vous attaquer ni même vous inquiéter.

« A Palmar, un peloton de 22 cavaliers mexicains mettait bas les armes devant un brigadier et quatre chasseurs d'Afrique.

« A Aculeingo, la cavalerie du général Marquez se trouvait, le 18, à cinq heures du soir, coupée par l'armée de Zaragoza qui débouchait des Cumbres.

« Le second bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne accourt d'Ingenio avec une section de la batterie de montagne pour dégager cette cavalerie ; il se précipite sur l'ennemi avec une telle vigueur qu'il lui enlève un drapeau, détermine la dispersion de l'armée de Zaragoza et la reddition de 800 fantassins et 400 cavaliers.

« Le bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne, commandé par le commandant Lefebvre, s'est couvert de gloire au combat d'Aculeingo.

« Soldats et marins ! vos faits d'armes depuis votre départ de Cordova, le 19 avril, jusqu'à votre retour à Orizaba, le 18 mai, les difficultés que vous avez eues à surmonter seront jugés et appréciés par l'Empereur, et soyez assurés que Sa Majesté reconnaîtra par de nobles témoignages votre valeur et votre dévouement.

« Vive l'Empereur !

« Orizaba, le 21 mai 1862.

« Le général commandant en chef,

« Comte de LORENCEZ. »

Il importait d'installer promptement les troupes à Orizaba, où un hôpital de 460 malades avait été laissé sous la garde d'une section d'artillerie et de deux compagnies d'infanterie de marine présentant un assez faible effectif, mais qui avait dû successivement s'accroître par l'incorporation provisoire des malades dont la guérison était obtenue. L'armée allait donc rencontrer, à moitié chemin de Puebla à Vera-Cruz, une

petite place de dépôt avec une garnison et des établissements bien installés dans un bon réduit, perfectionné encore pendant notre absence, et où quelques ressources en vivres, en munitions, en matériel de campement et en moyens hospitaliers avaient été prudemment ménagées. Les blessés et les malades étaient assurés d'y trouver du repos et des soins.

La situation d'Orizaba, sous un climat salubre et d'une douce température, l'existence de moyens de casernement indispensables à la troupe et aux animaux pendant la saison des pluies, les facilités d'y préparer une bonne défense et de pouvoir donner plus d'extension aux établissements militaires existants, formaient un ensemble de conditions favorables au maintien du corps expéditionnaire dans une position dont les instructions du ministre de la guerre avaient d'ailleurs indiqué à l'avance toute l'importance militaire et politique. Il fallait évidemment la conserver à tout prix pour produire l'effet moral qui résulterait de notre établissement dans cette localité, pour assurer aux renforts attendus la jouissance des magasins, manutentions et hôpitaux déjà formés, et surtout la possibilité de sortir des terres chaudes aussitôt après leur débarquement, en se concentrant dans une région qui, par son altitude, échappe complètement aux atteintes de la fièvre jaune.

De Tepeaca à Orizaba, le mouvement rétrograde s'était opéré dans l'ordre le plus imposant et avait été signalé, à la Barranca Secca, par le beau fait d'armes du 2<sup>e</sup> bataillon du 99<sup>e</sup> de ligne qui avait réussi à dégager les troupes de Marquez, vivement assaillies par Zaragoza, au moment où elles cherchaient à nous rejoindre. Dépourvu d'argent et d'approvisionnement, Marquez comptait tout au plus 4,000 hommes sous ses ordres, tant d'infanterie que de cavalerie, avec six obusiers de montagne. Ses fantassins étaient presque nus, sans chaussure, sans équipement, mal armés et fort à court de munitions ; ses cavaliers se trouvaient dans le même état de dénûment et montés sur des chevaux très-fatigués.

Le corps expéditionnaire français, fort de 6,000 hommes de toutes armes, rentrait donc le 18 mai à Orizaba. Pour se couvrir du côté des Cumbres, il laissait les deux bataillons du 99<sup>e</sup> de ligne, renforcés de la batterie de montagne, au village d'Ingenio, situé dans un endroit resserré de la vallée du Rio Blanco et à cheval sur ce cours d'eau. Toutes les troupes et la plus grande partie des chevaux ou mules étaient logés tant à Ingenio qu'à Orizaba, et soustraits ainsi aux dangers les plus sérieux de la saison des pluies. Les moyens d'augmenter la force défensive de la position étaient activement étudiés. On s'occupait sans relâche de l'organisation de tous les services administratifs, principalement de celle des hôpitaux.

En pourvoyant ainsi aux besoins les plus pressants, le commandement avait à se préoccuper, en même temps, des dispositions à prendre pour se relier avec la Vera-Cruz, d'où force allait être de tirer la plus grande partie des subsistances, une quantité considérable de matériel de campement et de hôpitaux, les munitions nécessaires au remplacement de celles consommées pendant la campagne, les effets d'habillement et de linge et chaussure laissés aux petits dépôts des corps, et enfin une certaine quantité de numéraire. La caisse de l'armée, garnie pourtant de plusieurs millions en traites, ne pouvait parvenir à réaliser dans le pays quelques centaines de piastres.

Avec un effectif de 4,500 à 5,000 combattants, il était impossible, sans s'exposer à être faible partout, d'échelonner, par l'établissement de postes permanents, la distance de 33 lieues qui sépare Orizaba de Vera-Cruz et que l'on parcourt sur une route frayée, il est vrai, mais nullement entretenue depuis fort longtemps, qui est toujours en très-mauvais état, impraticable aux voitures pendant les grandes pluies, et sur laquelle se rencontrent plusieurs passages difficiles à franchir en présence de l'ennemi. Il fut donc décidé que l'on se bornerait à occuper, sur cette route, le Fortin, Cordova, Potrero et Chichihuite qui se trouvent encore dans la terre tempérée, et qu'on s'astreindrait invariablement à faire escorter par une force en état d'agir isolément les convois qui allaient être dirigés, sans discontinuité, d'Orizaba sur Vera-Cruz pour y prendre des chargements. L'occupation de Soledad, dont l'importance était vivement sentie, mais qui eût été, à cette époque de l'année, très-dangereuse sous le rapport sanitaire, fut remise au moment de l'arrivée des premiers renforts.

Après avoir laissé reposer pendant quelques jours à Orizaba les troupes que les dernières marches avaient beaucoup fatiguées et que la dysenterie et la fièvre typhoïde éprouvaient en